

petit ouvrage. L'auteur, ou les auteurs, déclarent qu'ils n'ont pas tout dit ; mais il faut leur donner le mérite d'avoir bien fait leur part. Que cet ouvrage fût répandu à profusion, aux Etats-Unis, serait mon souhait le plus ardent. L'auteur dit que, si les Canadiens ne perdaient pas plus de temps, en Canada, qu'aux Etats, travaillaient ici comme là bas, qu'ils feraient autant et plus d'argent en Canada qu'aux Etats-Unis ; et je suis de cette opinion. Que nos jeunes gens essaient, aux Etats, à tenir un cheval de £30, voiture de £25, et le reste à l'équipollent, ils ne figureront pas deux mois, aux Etats, sans *baiser* la rue. Ils le font à l'année ici ; donc, on y fait plus d'argent. Que nos Canadiens fussent, en Canada, comme ils sont aux Etats-Unis ; tout le monde est riche ici, pas de doute là dessus. En égard à cette perte de temps, qui finit par amener la gêne, et de là l'émigration, n'êtes-vous pas d'avis que les premiers citoyens de chaque localité pourraient se frapper la poitrine, en disant : *meâ culpa* ? Ne sanctionnent-ils pas trop de fêtes publiques ? Je connais une paroisse qui, par la sécheresse qui régnait l'année dernière, en plein milieu des récoltes, le grain mûr au point que la paille en cassait, se donnait quatre jours de fête. Les gens, en habits de Dimanche, la course au gousset, emcombrent le village. On dénouait les cordons de la bourse à l'auberge pour ses liqueurs, chez l'épicier pour ses biscuits. Le temps des battages arrivé, on trouva que l'avoine n'était pas franche, le sarrazin n'avait pas rendu. En examinant le sol, on aurait pu y voir une grosse semence qui y gisait égrenée. Voici le résultat des fêtes. Aux Etats, dans les Townships, pas de fêtes ; le travailleur y trouve moins d'occasions de perdre son temps et de dépenser ses sous en petits verres et biscuits ; aussi y fait-on plus d'argent. Dans nos vieilles paroisses, vous voyez le cultivateur au village ; il a fini ses semences, il se donne une fête, les animaux mangent son grain à travers une clôture pourrie, ou à moitié faite, les chardons, les *crève-yeux* empoisonnent son parc ; fêtons, parlons politique, on a jusqu'aux foins de vacances. L'Américain engage nos Canadiens et les fait faucher les chardons, fait faire de bonne clôture, piocher les *crève-yeux*. Dans un certain rayon, autour de Montréal, il existe, chez les gens de métier, les

journaliers, une cause d'émigration qui ne se voit pas partout ; c'est de se soustraire à l'obligation de payer ses dettes, la répudiation. La gêne, ici, est causée par un luxe effréné, le whisky et la paresse. A l'avance on vend, en cachette, tantôt un article à celui-ci, tantôt un article à celui-là. Un bon matin, les oiseaux se sont envolés. On entra dans la maison, on y trouve 3 ou 4 vieilles chaises, un poêle de louage, une grande armoire requérant dix hommes pour la remuer, rien dedans. De suite on entend prononcer, par leurs pareils, deux mots apportés des Etats : " Il est *smart* ; il a *bôtté* finement, courez après. " Ceci s'adresse aux créanciers. Quand messieurs le boucher, boulangers, *grocer*, marchand, médecin, en ont la nouvelle, le *Vermont Central* les charroie à toute vapeur. Aussitôt rendus, ils écrivent à leurs amis, qu'ils gagnent trois piastres par jour, qu'ils vivent comme des seigneurs et les invitent à en faire autant. Ils veulent avoir des imitateurs ; qui le croira ? ils ont l'air comme s'ils étaient susceptibles de honte. C'est cette classe là qui sont les grands avocats de l'émigration, par les éloges sans fin du lieu qu'ils habitent ; encore si cette vie laine gale d'émigrer n'atteignait que ces sangsues là, je dirais : tant mieux ! mais la maladie atteint une autre classe malheureusement ; c'est notre classe honnête, notre classe agricole, et c'est pour elle seule que j'écris. Un autre vice social, l'éducation de nos jeunes filles. Elle est jolie à 16 ans, notre jeune canadienne, à sa sortie du couvent. Elle a de bonnes manières, cause bien, s'habille avec goût, enfin c'est tout un beau petit bijou dans un salon. Elle sait dire *mon doux* ! faire la soupe, une bonne omelette, un ragoût, cuire un rôti, une volaille : boulanger, connaît pas ; tricoter, filer, connaît peu ; travailler au métier, un mystère. Qu'allons-nous devenir, quand leurs mères seront mortes ? Toutes les servantes du Canada sont dans les manufactures américaines. Ah ! je crie, avec vous, faisons des manufactures, si on ne veut aller nus, dans quelques années. Qu'on enseigne à lire aux garçons, dans un traité d'agriculture ; aux filles, dans un traité sur l'art culinaire ; toute leur vie, ces enfants se rappelleront leur première livre, et on aura des hommes et des femmes en ce pays, comme autrefois. Une chose qui a pu nuire à la colonisation, c'est la

rigidité toute militaire de certains agents des terres. J'eus, moi-même, le malheur de dire à un agent de Québec que j'avais acheté un lot de cent acres à 60 cts., sur lequel je ne voulais pas couper un seul arbre pour défricher. Je lui dis que le sol était un roc d'un bout à l'autre, que je l'avais acheté pour me faire une terre à bois ; la forêt qui le couvrait était vraiment magnifique ; que je défricherais les 10 acres, à côté, sur le lot qui était susceptible de culture. Il me dit sec que, si je ne défrichais pas mes 10 acres sur ce roc, le lot me serait ôté. Je finis par lui dire que, si j'étais tracassé, je plaiderais ma cause à la barre du Parlement même. Il aurait bien pu en effrayer un autre. Il n'y a pas bien longtemps, j'essayais à entraîner dans l'Est, un canadien revenu des Etats-Unis avec un peu d'argent. Il me dit qu'il s'était fait lire les billets [*location tickets*] et qu'il les avait trouvés trop strictes. Là dessus, un mot à nos amis des Etats-Unis : Ces conditions ont été posées pour faire face aux hommes de mauvaise volonté et non au colonisateur de bonne foi. Achetez 300 acres, gardez-en le tiers en bois, défrichez le reste, bâtissez une seule maison, vos granges, écuries etc., ne craignez pas que le Gouvernement vous demande deux autres maisons. Le Gouvernement de Québec est libéral au suprême degré. Il en est rendu à faire semer ses chemins en graine de mil et de trèfle pour fournir du foin de suite aux colons ; il vous vend à grand marché, vous attend à l'infini ; vous fournit de l'argent gratis, pour vous aider à défricher ; vous exempté de saisie pendant un temps assez long ; enfin, il n'y a pas de père plus anxieux pour le bonheur de ses enfants. Ce qu'il veut, ce sont des Canadiens riches, vivant richement en Canada et non des canadiens domestiques aux Etats-Unis. Pour terminer, je veux rectifier une erreur de chiffres, qui se rencontre dans la *Brochure sur la Colonisation de l'Est*. C'est pour ce qui regarde le coût de faire faire un acre de terre. On le met à 10 et 12 dollars. C'est 12 dollars de l'acre et la première récolte au profit de l'entrepreneur. Il le sème à ses frais en avoine ou bled et en graine de foin. On nous oblige ordinairement de leur bâtir une grange pour serrer et battre leur récolte. Je tiens ceci du Révd. M. Chartier lui-même. J'ai toujours entendu dire que